

## CHAPITRE IX

### Mariages, voyages ...

Emmanuelle ouvre le banc : au cours d'un Rallye-auto de l'ESCOM, auquel elle participe avec Bruno, elle fait la connaissance de Francis Dupont, frère d'une camarade d'École de Bruno, Annick. Après avoir fait des études d'Ingénieur, Francis en est au Service Militaire qu'étant marié il obtient de faire dans la région parisienne.

Emmanuelle, ayant longuement hésité sur la date du mariage, celle-ci est fixée trop tardivement pour avoir lieu à Lacour ; aussi se marie-t-elle à St François Xavier le 30 octobre 65. Mariage suivi d'une réception au Nouveau Cercle Bd, St Germain.

Emmanuelle fait bouillir la marmite en travaillant comme juriste, d'abord dans les Assurances, puis pour l'Armement, rédigeant les contrats de vente des chars AMX.

En 1967, nous fêtons nos noces d'argent François me fait cadeau d'un ravissant bracelet d'or. Un déjeuner réunit tous les enfants avenue de Ségur et nous offrons en souvenir aux filles des colliers de perles pendant que Bruno et Francis reçoivent des nécessaires de bureau : ciseaux et coupe-papiers dans un étui de cuir. François prononce un petit speech touchant et bien tourné et Dominique nous a préparé un charmant compliment en vers... que je ne peux hélas retrouver

En 1967, nous faisons un petit voyage en Yougoslavie et, partis pour Trieste par avion, nous y louons une voiture avec laquelle nous descendrons jusqu'aux Bouches de Kotor, passant par la région des lacs de Plivice, puis les ravissantes petites villes fortifiées de la côte comme Split et Traojnic et la magnifique Dubrovnik. Les paysages sont beaux, mais les hôtels, même trois étoiles, assez lamentables : il y a toujours une ampoule qui manque, un robinet qui coule. Nous faisons aussi quelques essais en logeant chez l'habitant, mais, outre la difficulté de se faire comprendre, le pays est pauvre et le confort minimum. Passons aussi avec émotion à Sarajevo et le pont sur lequel une plaque rappelle l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand et de sa femme, prélude à la guerre de 14-18.

Nous ignorions alors le sort cruel qui devait s'acharner des années plus tard sur cette malheureuse ville et les combats qui devaient déchirer le pays...

En 1969, deux nouveaux mariages : Bruno convole le 29 mars avec Annick, sœur de Francis, qu'il connaît depuis longtemps puisque l'ESCOM les a réunis pendant trois ans, et Marie-Odile se marie le 17 mai avec Bernard Gérardin, ancien élève de l'ENSI de Toulouse, que nous avons appris à connaître depuis quelques temps... mariage auquel les événements de mai 68 ne doivent pas être complètement étrangers.

Pour ce premier mariage à Lacour, le temps est beau, mais un peu frisquet. Bernard et Marie-Odile en garderont un souvenir tangible grâce à un joli film tourné par un camarade de l'ESCOM. L'après-midi, la jeunesse joue au ballon, puis danse.

Le cercle de famille s'agrandit... tout en se réduisant avenue de Ségur où désormais les quatre filles restantes peuvent chacune avoir leur chambre et leurs aises. Quelques mois après leur mariage et après avoir trouvé, par relation, asile dans un petit appartement du Boulevard de l'Hôpital, les Gérardin sont partis pour le Brésil. Bernard y fait son service militaire dans la Coopération à Campina Grande, au nord de

Recife, où il enseigne les mathématiques modernes. Marie-Odile attend famille et mettra au monde Antoine en septembre 70, dans des conditions un peu primitives : maternité d'où l'on vous renvoie 24h après la naissance, après une douche sous l'eau locale qui lui vaudra pas mal d'ennuis secondaires.

J'accours là-bas dès que je le peux pour accueillir ce premier petit-fils. Je dois changer d'avion à Lisbonne et en profite pour visiter la ville dont les vieux quartiers sont pleins de charme. Puis je fais connaissance du continent sud-américain : arrivée à Recife, ville qui, vue d'avion, semble quasi dans l'eau : terriblement humide, aux maisons souvent recouvertes de mousse. A la descente d'avion, on est pris par la touffeur ambiante et les senteurs poivrées, sucrées de ce pays équatorial. Je suis frappée aussi du nombre de mendiants, culs-de-jatte, estropiés de toutes sortes qui exhibent leurs moignons en demandant la charité... une vraie cour des miracles.

Trois à quatre heures d'autobus cahotant m'amènent à Campina Grande après une nuit dans un petit hôtel miteux, au sol de terre battue, qui a l'avantage d'être à côté de l'aéroport. Un taxi et me voici chez les Gérardin : jolie maison à terrasse avec un jardin fleuri. Antoine est blond, très mignon, Marie-Odile pas très bien en point, mais, trop courageuse, ne profite pas assez de ma présence pour se reposer.

La ville m'étonne : à de nombreux coins de rues des magasins de cercueils ; petits, grands, moyens, peints de toutes les couleurs ; une population dont la moyenne d'âge est très jeune : à 55 ans, je suis nettement à ranger parmi les vieux... Les rues commencent comme de vraies rues, mais se terminent en pistes bordées de quelques maisons misérables. Sur les places, des hommes accroupis attendent une embauche problématique. On a le cœur serré par tant de pauvreté...

Quelques jours plus tard j'accompagne au marché Marie-Odile, un Indien sur les talons portant sur la tête une grande corbeille destinée à recevoir ses achats. Les marchandises ne manquent pas : fruits, légumes, viandes dans laquelle les femmes enfoncent les ongles pour vérifier qu'elle est tendre... cependant qu'à quelques pas des enfants, accroupis sur un tas de débris, y cherchent leur pitance. Le kilo de filet de bœuf ne coûte que 5 F, mais il manque à beaucoup les moyens d'acheter. Bien souvent une petite queue se forme à la porte de Marie-Odile qui distribue riz, bananes, lait.

La ville n'est pas de tout repos : la police parallèle y exécute de temps en temps un malheureux qu'on retrouve dans la rue le matin.

La messe du dimanche m'est aussi sujet d'étonnement : l'église est comble, mais les conversations sont animées, surtout au fond, les dames s'éventent en bavardant, les amoureux se font la cour, on va, on vient dans un chuchotement perpétuel et tout se passe à la bonne franquette.

Après trois semaines à Campina Grande dont la pauvreté m'a émue, je m'envole pour Rio, avec l'intention de me rendre ensuite à Buenos-Aires, beaucoup plus éloigné que Paris de Moscou par exemple, mais je ne peux pas venir en Amérique du Sud sans aller voir Cécile et Jo.

Halte à Rio. La baie, entourée de hautes montagnes, est magnifique et, montée en funiculaire au "Corcovado" qui la domine, je ne me lasse pas de l'admirer. Je redescends à pied pour mieux voir la forêt : sous les arbres immenses poussent une multitude d'impatiences de toutes couleurs. C'est féérique.

Rio est extraordinaire : la ville y côtoie la nature à l'état brut : des cônes de rochers verdoyants se dressent au-dessus des autoroutes, l'extrême richesse jouxte la misère la plus sordide : des magasins plus luxueux que ceux de la rue de la Paix ou du Faubourg St Honoré, à Copacabana sont proches des favelas, amas de piquets de bois et de tôle sur des pentes raides où l'eau ruisselle et les emporte par grosse pluie.

Je me baigne dans la baie où l'eau est calme, mais d'une propreté douteuse, et à Copacabana où d'énormes vagues déferlantes permettent tout juste de se faire arroser.

La ville est traversée de voies à grande circulation, mais il n'y a pas de feux, aussi faut-il jeter un œil à droite, puis à gauche avant de prendre son élan et ses jambes à son cou pour traverser à ses risques et périls. Il paraît que plusieurs piétons se font écraser quotidiennement... Hélas, la vie ne vaut pas cher dans les pays pauvres !

Après trois jours à Rio et une visite au "Pain de Sucre", je reprends l'avion pour Buenos-Aires. Le continent américain est immense et le paysage ne change guère sur des centaines de kilomètres. Du ciel on aperçoit de temps à autre une ville en damier dont les artères se coupent à angles droits... on songe par opposition à l'aimable diversité de notre vieille Europe. Cécile et Jo m'attendent à B. A. où ils sont fort bien installés : un grand appartement, dans un quartier agréable et j'y trouve un accueil chaleureux.

Je fais en Amérique du Sud un séjour d'autant plus mémorable que Cécile et Jo m'emmènent en auto au Chili : après mille kilomètres de plaine, pampa à vrai dire assez fastidieuse, commencée au sein de prairies verdoyantes, devenant de plus en plus sèches et jaunes à mesure que nous nous enfonçons dans les terres. Il n'y a pas de villages au sens européen du terme ; mais seulement, rompant la solitude peuplée de vaches des immenses pâturages, des "crossings", croisements de routes qui comportent une pompe à essence, un restaurant et un magasin-hangar où l'on vend de tout : alimentation, matériel agricole etc...

Enfin, au pied des Andes le miracle de la verdure, un véritable oasis. Puis c'est la montée par des routes rocailleuses vers des paysages grandioses. La végétation disparaît, mais les montagnes se parent de couleurs extraordinaires : rochers où le vert, le pourpre et l'or se mêlent en un ensemble magnifique. Des vautours, perchés sur leurs pitons, nous regardent passer dédaigneux.

Nous arrivons enfin à un col situé à plus de 3.000m, frontière entre Argentine et Chili où il neige et fait un froid de canard. Les formalités de douane sont interminables car Allende vient d'être élu et tous les gros capitalistes chiliens se hâtent d'aller mettre leurs précieux picaillons en Argentine. Pour avoir moins froid, après une promenade à pied dans la montagne, nous nous réfugions dans une cahute nantie d'un poêle autour duquel il y a déjà foule.

Enfin, c'est la descente vers le Chili : montagnes imposantes, pentes très raides. Plus bas, les routes sont bordées de fleurs sauvages. Le paysage rappelle beaucoup l'Europe (le Chili n'a-t-il pas été appelé la Suisse de l'Amérique du Sud) : petits champs, baies, maisons entourées de jardins alors que l'Argentine n'avait que des immensités d'herbe et de rares "estancias".

Le paysage est magnifique : le pays est très étroit, coincé entre les Andes et le Pacifique, et les cimes neigeuses sont visibles presque partout. L'Océan a des vagues énormes et la baignade consiste le plus souvent, comme à Copacabana, à se faire asperger, sauf pour quelques courageux qui piquent la vague. D'ailleurs, le Pacifique refroidi par le courant de Humboldt, est glacial.

Nous sommes reçus à Santiago par Pépito Muzard et sa famille. Les Muzard sont des Français de souche et j'ai connu autrefois, Pépito venu faire ses études en France. La famille semble partagée en ce qui concerne les événements politiques : parents catastrophés par la perspective d'un gouvernement socialiste, enfants de mentalité plus moderne, curieux de savoir ce qu'il va en advenir.

Nous allons ensuite à Valparaiso où nous déjeunons au bord du Pacifique, d'immenses plateaux de fruits de mer. Autour de nous, d'innombrables pélicans jacassent et volent lourdement. Je n'en avais jamais

vus, si ce n'est l'image du "pélican lassé d'un long voyage" des fables de la Fontaine.

Nous sommes reçus non loin de Valparaiso par des relations des Chambre dans une magnifique maison, style haras normand, où règne une nombreuses domesticité qui reste à demeure alors même que les patrons ne viennent que de temps en temps. Une femme de chambre est attachée à notre service particulier... on se croirait au "grand siècle".

Monsieur X est viticulteur et nous fait visiter ses caves, très modernes et ne ressemblant en rien aux caves bourguignonnes ou bordelaises. Mais le vin, dont les crus portent d'ailleurs les noms de vignobles français, est excellent.

L'environnement est triste : la région en effet a été détruite un ou deux ans auparavant par un important tremblement de terre qui a fait de nombreux morts et nous pouvons voir les restes éboulés du village voisin. Nos hôtes ont eu la chance d'être épargnés.

Puis c'est le retour d'un voyage inoubliable, tant par la beauté des paysages que par l'intérêt des gens rencontrés. Nous avons vu aussi beaucoup d'Indiens, habillés à l'européenne, mais aux traits très typés.

Souvenir du Chili : je rapporte un petit pot à lait en argent acheté à Santiago.

La chaude hospitalité des Chambre se termine. Je repars pour la France chargée de mes emplettes : une peau de chevreau du Brésil, une peau de vache d'Argentine, plus différents souvenirs pour les uns et les autres.

Retour sans histoire dans un avion presque vide où je peux m'étaler sur trois places et caser mes bagages en excédent. Je suis partie un mois pour ce lointain voyage ! ...mais la maison a bien marché grâce aux filles et à la surveillance de Maman.

Les années passent et nous marions deux autres filles en 73 : Dominique épouse en juillet Bruno de Courtivron qu'après avoir d'abord rencontré chez des amis, elle a retrouvé au cours d'un voyage au Liban. Puis, en octobre, Laurence se marie avec Henri-Pierre Molimard. Ils se connaissent et s'attendent depuis plusieurs années.

Les Courtivron s'installent dans un petit appartement rue de Grenelle et les Molimard rue Spontini où Laurence a déniché deux chambres mansardées aménagées avec kitchenette et salle de bains, à deux pas de son travail à l'Ambassade du Portugal. Henri-Pierre n'a pas terminé sa médecine et il faut bien faire bouillir la marmite.

Après les mariages, voici les petits-enfants : après Antoine en 70, viennent Anne-Claire en septembre 71, puis Gaëlle en mars 72, Thomas en décembre de la même année.

Mais, si des bébés naissent, des vides se creusent : ma belle-mère, bien affaiblie depuis des années, s'éteint dans une clinique proche de Dijon où elle était depuis deux ans et où François allait la voir régulièrement tous les mois.

Le 1er janvier 1974, François prend sa retraite. Depuis quelques années, la nouvelle Direction lui fait une vie impossible à la SMABTP, désirant le voir partir pour le remplacer par un protégé du Directeur. Il a tenu bon, ne voulant pas donner sa démission, mais cela a été dur et il est tout heureux d'être enfin libre.

A partir de 74, nous passerons six mois à Paris, puis six mois à Lacour... mais François n'a pas de chance:

visitant notre futur appartement du rez-de-chaussée encore en travaux, il bute sur une planche laissée en travers d'une porte, tombe sur le ciment et se casse le col du fémur. Opération à Saulieu par le Dr Villard, excellent chirurgien et ancien camarade de médecine de ma sœur Odile, avec lequel nous avons fait du ski autrefois. Trois semaines à l'hôpital où je vais finalement m'installer dans la chambre de mon malade. Retour à Paris en ambulance et longue rééducation.

L'année 74 nous apporte trois nouveaux petits enfants : Clément Dupont en janvier, Sophie de Courtivron en avril et Sarah de Thy en mai. La petite Sarah ne vivra malheureusement que deux ans et sera rappelée trop rapidement à Dieu.

Dominique et Bruno ont délaissé la rue de Grenelle ; Citroën, employeur de Bruno, les ayant expédiés à la Martinique où Sophie vient au monde en avril 74. J'apprends la naissance sept ou huit semaines avant la date prévue par un coup de téléphone ; le bébé est tout petit et Emmanuelle, à laquelle je téléphone avant de m'envoler pour Fort-de-France, se montre pessimiste pour ce poids plume qui n'a pas été mis en couveuse. Je pars inquiète... mais la couveuse est superflue dans ce pays où la température moyenne est de 35°C. Je trouve Dominique dans une petite clinique devant un déjeuner qu'une longue colonne de fourmis tente de partager avec elle. Celles-ci sont omniprésentes, au point de s'être fourrées dans les couches de Sophie dès la première nuit. Nous ramenons bientôt mère et fille à la maison et Bruno installe cette dernière dans un berceau dont les quatre pieds trempent dans des assiettes remplis d'eau pour éviter les indésirables.

Sophie est toute petite et surtout ne sait pas boire : toutes les 2 heures, il faut passer une heure à essayer de l'emboquer en appuyant sur la tétine pour faire couler le lait goutte à goutte dans sa bouche. C'est un travail de patience et je suis heureuse d'être venue aider Dominique à nourrir sa poupée dont il faut aussi s'occuper une bonne partie de la nuit.

Nos peines ne sont pas inutiles : Sophie démarre et François m'ayant rejointe, nous pouvons faire quelques promenades, à pied ou en auto, pour visiter la Martinique : paysages variés, côtes très découpées avec de jolies criques et, dans le Nord, des coins sauvages : mini-forêts vierges à l'intérieur avec fougères arborescentes, bambous, torrents et surtout des fleurs partout.

C'est à la Martinique que j'apprendrai la mort subite de Maman : elle a été retrouvée à Annecy, dans sa voiture arrêtée devant un magasin, alors qu'elle était descendue de Bluffy pour faire des courses et aller voir une voisine malade à l'hôpital. Maman que nous avons laissée gaie, pleine de vie et d'allant... Le voilà partie sans que j'aie pu la revoir. Quelle fin brutale ! et c'est profondément attristée que je reprends le lendemain l'avion pour Paris, puis le train pour Annecy. C'est dur de l'avoir vue disparaître si vite. Son affection, ses conseils nous manqueront ; mais, elle, si indépendante, aurait préféré cette fin à l'installation dans la Maison de retraite des Dames de St Maur qu'elle envisageait et aux handicaps du grand âge.

François ne m'accompagnera pas aux obsèques n'ayant pu trouver place dans l'avion où je n'ai été prise que grâce à l'intervention d'un cousin de Bruno travaillant à l'aéroport.

Pendant ce temps, Hélène termine sa médecine, comme Emmanuelle qui, après le Droit, a commencé un CHU alors qu'elle n'avait pas d'enfant et continue courageusement avec deux.

Françoise, qui a passé son bac très jeune et n'a pas encore de vocation déterminée, part un an en Allemagne en qualité de "jeune fille au pair" tout en suivant des cours à Munich. Elle y sera, a-t-elle avoué plus tard, très malheureuse ; mais cette épreuve est bien cachée et elle n'en parle pas dans ses lettres. Quand elle vient en France, nous faisons avec elle un petit voyage, via les Gorges du Tarn, vers Aigues-Mortes et la

Camargue... pleine de touristes allemands, alors qu'elle avait envie de changer d'ambiance. 1975 voit débarquer trois petits-fils : Alexandre Molimard en juin, Laurent de Courtivron en octobre et Mathieu Dupont en novembre.

Laurence, toujours débrouillarde, s'est trouvé un appartement plus grand, pour un prix raisonnable, juste en face de l'Ambassade du Portugal où elle continue à travailler. Quant aux Courtivron, rentrés de Martinique, ils sont installés dans les Deux-Sèvres où Bruno, quittant Citroën qui l'employait depuis dix-neuf ans, a trouvé du travail, mais ne s'y plait pas, la maison Heuliez étant trop conformiste et n'admettant pas que, cadre, il vienne à l'usine à bicyclette et travaille à son jardin en jeans le week-end !

C'est le 1er janvier 75 que nous nous installons dans l'appartement du 7<sup>ème</sup>, le 6<sup>ème</sup> étant échu à Jacqueline. François est encore loin d'être remis de sa fracture du col de fémur et le déménagement, bien que la distance n'existe pas, est un gros travail à effectuer seule : mes parents habitaient le 6<sup>ème</sup> depuis 1925, il y avait 36 ou 38 placards, les choses n'avaient pas bougé depuis 50 ans, mises à part les affaires personnelles emportées par chacun, d'où un nombre incalculables d'inutilités, de vieux papiers dont il fallait se débarrasser et des poubelles innombrables à remplir et à descendre. Françoise m'a aidée de son mieux, mais elle avait ses études. François était immobilisé et j'ai dû travailler d'arrache-pied pour libérer la place le 1er janvier, date à laquelle Jacqueline, qui héritait de l'appartement, voulait impérativement commencer les travaux.

En même temps, nous en faisons faire quelques-uns, indispensables, au 7<sup>ème</sup> pour pouvoir y emménager à la date prévue. Françoise s'installe, elle, dans la chambre de service n°2 que je loue à Jacqueline pendant que François prend la chambre n°1 comme bureau.

En mai 76, Hélène convole à son tour et épouse Emmanuel de Séverac qu'elle connaît depuis longtemps puisqu'ils ont été dès l'âge de 15 ans dans le même rallye.

Il me semble que c'est aussi vers cette époque que nous commençons nos balades à pied dans diverses régions de France. La première année nous voit partir vers le Cantal en compagnie de Jacques et Bernadette de Jerphanion et de Geneviève de Chassey. Nous visitons de nombreux et magnifiques châteaux, mais le temps n'est pas très beau et nous terminons sous la neige à Salers, où nous descendons au son des cloches d'un immense troupeau de vaches rousses aux cornes imposantes qui quittent les pâturages de montagne.

Les années suivantes, nous arpenterons le Périgord, ses jolies maisons et ses nombreux châteaux, le pays Basque et ses pittoresques villages colorés et fleuris.

Mais la balade dont nous garderons le plus beau souvenir se situe dans les Cévennes où nous bénéficions d'un soleil persistant. Nous sommes séduits par ce pays encore si sauvage, aux magnifiques lointains de montagnes se chevauchant à perte de vue et nous y battons notre record de marche dans la journée : 27 km alors que notre moyenne s'établit généralement entre 15 et 20 km. Il est vrai que la région est idéale pour la marche : peu de monde, chemins et petites routes désertes serpentant souvent à flanc de coteau ou sur les crêtes. Nous terminerons par l'Aigoual d'où, après tant de soleil, nous redescendrons sous la neige.

En 77, ma chronologie est peut-être un peu capricieuse, naissent Alexa de Thy en janvier et Marine Gérardin en octobre. En 78, ce sera le tour de Gwénaëlle de Séverac en janvier et de Christophe Molimard en septembre.

C'est aussi en 77 que nous faisons en avril avec des amis un très beau et mémorable voyage au Maroc où nous allons de Casablanca à Tinherir et Taroudant en passant par Rabat, Meknès, Moulay-Idriss, Fez où j'aime musarder dans les souks, qui enchantent moins François. On admire le travail des artisans de tous les corps de métier et tout particulièrement le souk des laines dont les écheveaux multicolores pendent au-dessus des ruelles. Marrakech nous séduit particulièrement avec sa grande place N'Jamena et ses chanteurs, danseurs, dresseurs de serpents, conteurs, jongleurs... et j'en passe. On y resterait des heures. Nous descendrons ensuite à Erfoud où les oasis verdoyantes surgissent au détour d'une route après des kilomètres de désert pierreux et la vue lointaine de villages berbères très misérables. Enfin Tinherir aux hautes murailles rouges sombres se détachant sur un ciel immuablement bleu.

En nous promenant dans un oasis, nous rencontrons trois femmes cheminant en vêtements de fête, ornés de magnifiques bijoux d'argent. Nous engageons tant bien que mal une conversation d'où il ressort qu'elles se rendent à un mariage. Intéressés, nous continuons à les interroger et apprenons qu'il s'agit d'une mère, de sa fille et sa bru qui, non seulement vit chez sa belle-mère, mais la sert en toutes circonstances.

La vie des femmes arabes nous a semblé bien dure : partout on les voit travailler dans les champs, battre le blé au fléau pendant que leurs seigneurs et maîtres, accroupis en cercle, tiennent d'interminables palabres. En juin 78, nous partons une dizaine de jours au Portugal avec nos cousins Montmorillon et visitons Setubal, Sintra où des cuisines immenses aux cheminées gigantesques semblent faites pour quelque Gargantua. A Evora, petite ville blanche aux trente-deux couvents, nous logeons précisément dans l'un d'eux, admirablement rénové et joliment meublé dans le style local. Le personnel y est nombreux et attentionné. Nous y visitons une curieuse chapelle entièrement tapissée d'ossements : crânes, tibias, etc... s'entremêlant. Les moines pouvaient, dans ce cadre approprié, méditer sur leur fin dernière.

Nous traversons l'Alentejo, région particulièrement pauvre, où les travailleuses agricoles sont vêtues d'un pantalon surmonté de plusieurs jupes et jupons colorés et coiffées d'un châle sur lequel se dresse un petit chapeau rond.

Nous visitons Tomer et ses cinq cloîtres, Coïmbra et sa célèbre université qui possède une remarquable bibliothèque et une belle église fortifiée.

A Obidos, nous logeons encore dans un ancien couvent dont la façade quelconque cache un charmant intérieur avec de jolis meubles de style. Nous allons nous promener à Nazare, ville de pêcheurs où les hommes, tous coiffés de bonnets noirs, hâlent ensemble, en l'absence de port, leurs lourds bateaux sur une plage où grillent d'innombrables sardines au fumet un peu trop prenant, pendant que des femmes, enveloppées de grands châles noirs, dessinent une pochade en demi-deuil parmi les maisons toutes blanches.

Nous avons vu de splendides églises, cloîtres, palais, mais j'avoue ne pas beaucoup apprécier l'art napolitain, trop chargé et compliqué de trop nombreux cordages et ancres sculptés le rendent lourd et peu attrayant.

La population nous a paru dans l'ensemble très pauvre et souvent illettrée : n'arrivant pas à prononcer le chuintement portugais, nous essayons de montrer sur la carte notre destination, mais la plupart des gens sont incapables de nous renseigner n'arrivant pas à déchiffrer le nom des villages. Mais ceux-ci sont pleins de charme et leurs habitants aimables et serviables.

Il nous est arrivé aussi quelques fois de profiter de la sympathique hospitalité de nos amis Froment à Metz : ils nous emmènent une fois au col de la Schlucht, puis dans la vallée de la Moselle et au Luxembourg,

une autre fois aux lacs de Gérardmer et Longmer ; enfin à Trêves, belle ville aux souvenirs romains, parfois un peu trop réparés.

Entre temps naissent deux autres petits-enfants : Constance Dupont en avril 79 et Benoît Molimard en juillet.

80. Si je peux aller donner un coup de main à Emmanuelle à Fontenay-sous-Bois, je ne peux rien faire pour Laurence car, en juillet 79, nous sommes victimes d'un accident d'auto : François, voulant chasser une guêpe sans arrêter la voiture, nous allons embrasser assez rudement un arbre. Les pompiers de Précý, viennent à notre secours dans une voiture bien cahotante pour de pauvres blessés et nous emmènent à l'hôpital de Semur. Après radio, je suis hospitalisée avec une fracture du sternum et deux côtes fêlées, pendant que le pauvre François, pour lequel on craint une fracture des vertèbres cervicales, est emporté en hélicoptère à Dijon où on lui inflige un traitement barbare, le pendant par des crochets pénétrant dans la chair. Ceux-ci le font tellement souffrir que, n'en pouvant plus, il les arrache au milieu de la nuit et se retrouve couvert de sang.

Emmanuelle, accourue au chevet de son père, obtient de le faire ramener à Lacour où elle le surveille afin qu'il reste la tête bien à plat. Pour ma part, je reste une quinzaine de jours à l'hôpital.

Au cours des années, de nouveaux vides se sont creusés près de nous. Colette meurt chez les Dames du Calvaire après une douloureuse opération, de nombreux mois d'hôpital et de traitement pénibles. Malgré ses souffrances, elle s'est éteinte doucement après avoir été très entourée par les Religieuses, les dames qui visitent les malades et par François et moi qui allons la voir alternativement tous les jours. François restera auprès d'elle jusqu'au dernier moment.

Puis, en 80, Thérèse nous quitte à son tour, mais très brutalement ; mort subite que rien ne laissait prévoir, alors qu'elle était encore relativement jeune. C'est un rude coup pour Jacques, très désemparé, et pour ses enfants.

Nos balades de septembre nous emmènent aussi une année dans les Gorges du Verdon, précédées des eaux claires du lac de Sainte-Croix. Sur les hauteurs, nous découvrons des villages croulants, aujourd'hui totalement abandonnés, alors que la population devait être importante autrefois. Le monument aux morts resté debout à côté de l'église en ruines, porte les noms de trente à quarante tués pendant la guerre de 14-18.

En 81, balade très mouillée en Ardèche... pluie diluvienne. Nous remontons la vallée de l'Ardèche toujours sous des trombes d'eau et retrouvons l'auto, après plusieurs heures de douche sans un fil de sec... Retour à Lacour plus rapide que prévu : nous en avons assez de nous faire arroser.

Nous y retournerons quelques années plus tard car le pays est très beau, mais nous y retrouverons la pluie. L'Ardèche décidément ne nous porte pas chance et nous y faisons de nouveau un voyage écourté.

En 80, Bruno est envoyé par IBM aux Etats-Unis, à Burlington dans le Vermont, où sa famille va le rejoindre quelques mois après. Je meurs d'envie d'aller les voir et, laissant François, qui est encore assez in-gambe, aux bons soins de Françoise et de ses autres enfants, je m'envole pour New-York. De là, pour Burlington, à l'aéroport de la Guardia, au milieu d'un carrousel d'avions un peu affolant; grands, petits, énormes sont à la queue-leu-leu et s'envolent à chaque minute les uns après les autres.

Je trouve les enfants bien installés dans une confortable maison de bois peint dans une résidence où

d'autres maisons, toutes en bois, mais de diverses couleurs, fleurissent au milieu de gazons bien tondus. Chacun doit tondre le sien une fois par semaine au risque d'être mal vu de ses voisins.

Anne-Claire va à l'école américaine et suit l'après-midi sa classe française avec une institutrice d'IBM.

Les Bruno me font visiter le Vermont qui me rappelle le Jura... un Jura qui s'allongerait sur des centaines de kilomètres. Nous allons aussi au Parc National d'Acadie et logeons dans un charmant motel d'où l'on a une vue magnifique sur l'océan parsemé de petites îles verdoyantes. Au retour, que je ferai par les cars Greyhounds, je passe deux jours chez les Tonks à Chebeague Island (Marge Tonks a été autrefois étudiante à Paris et a logé chez la famille Rabut dont elle conserve un très bon souvenir).

Une autre fois, je loue une petite Ford pour une semaine et roule vers le Canada dont nous nous sommes tout proches. Après avoir traversé en bac le lac Champlain, je remonte l'estuaire du Saint-Laurent, très beau avec ses « 1000 îles » de toutes tailles. Je vais ensuite admirer les chutes de Niagara... impressionnantes, puis passe deux jours chez Mary Pitking (elle aussi une ancienne pensionnaire de l'avenue de Ségur) à Aurora, avant de rentrer au bercail par les Adirondacks, belle région de lacs sauvages entourés de forêts de sapins descendant jusqu'au bord de l'eau. Je traverse aussi le site olympique de Lake Placid que je trouve un peu décevant. Il est vrai qu'il pleut.

En mars 82, départ pour l'Égypte avec les cousins Burin des Rozières : Geneviève et Yves de Baudus, Anne et Yves Millet, Marie Cécile Caroff de Kervézec et une amie d'Anne dont je partage la cabine. François, préférant sa tranquillité aux voyages, reste avec Françoise qui lui tient compagnie et s'occupe de lui.

Nous visitons Le Caire et son musée passionnant, mais dont l'aménagement est bien vieillot ; nous assistons à un spectacle "son et lumière" devant les Pyramides. Le Caire contient, outre son musée, des monuments intéressants, mais nous sommes effarés par les dimensions de la ville, sa pauvreté et sa saleté.

Puis nous embarquons pour remonter le Nil... quelques journées dont je garde un souvenir inoubliable : Karnak, immense, imposant, magnifique. Mais la remontée du Nil est elle-même merveilleuse : nous défilons devant les palmeraies, des villages animés d'une foule sympathique et colorée, des marchés de chameaux... le tout baigné d'une lumière extraordinaire.

Visitons Abydos, Dandora, Louxor, puis la Vallée des Rois et des Reines dont les tombeaux ont gardé des fresques aux colories si vifs qu'on les croirait peints d'hier. Puis c'est Esra, Erfoud, etc... Tout est très beau, mais on voit trop de temples à la fois... il faudrait étaler le voyage sur plusieurs mois pour ne pas avoir une indigestion de temples et de hiéroglyphes.

Nous faisons aussi une promenade en felouque : nos bateliers sont vêtus de djellabas rosé, bleu clair ou vert pâle en contraste artistique sur leur peau du plus beau noir.

Nous admirons aussi Philae, l'un des plus beaux temples, dominant le Nil. A Assouan, nous nous promenons dans les souks, amusés et admiratifs devant la dextérité des repasseurs qui effectuent leur travail, à demi-couchés, avec les pieds (... à suggérer aux maîtresses de maison que fatigue la position debout).

De là, nous nous envolons pour Abou Simbel que nous avons malheureusement à peine le temps de visiter, ayant attendu l'avion-taxi trop longtemps, en raison de la foule de touristes. Survol du lac Nasser, immense, créé par le barrage d'Assouan dont on dit qu'il a changé le climat : plus de crues du Nil, ce qui oblige les paysans à arroser, et pluviométrie accrue, cause d'une humidité dangereuse pour la conservation des monuments.

Retour en France avec belle vue d'avion sur la Crète et des cimes neigeuses. Nous revenons éblouis de ce voyage.

L'hiver nous voit quelque fois nous échapper vers le soleil : en 83, nous passons une semaine à l'île de Djerba. Le paysage est désertique, mais le soleil est chaud et quotidien et nous nous promenons tous les jours, rencontrant seulement de petites mosquées blanches et des gosses qui mendient "bic, bic Madame".

Notre balade à pied automnale la même année se passe dans le Sud-Ouest : vallée du Lot et du Géré où l'on trouve les plus jolis villages qui soient : Conques, Saint-Cirq la Popie, juché sur une falaise dominant une boucle du Lot, les maisons, appartenant pour la plupart à des artistes, sont admirablement restaurées dans le style local... de vraies merveilles qu'on ne se lasse pas d'admirer.

Nous visitons aussi le château de Bonaguil où un guide, professeur d'histoire réussit, à passionner une vingtaine de gosses, en majorité maghrébins, en leur racontant les attaques des archers du Moyen-Age, accueillis non par de l'huile bouillante, (rare, chère et nécessaire à l'alimentation) mais par des pierres amassées en prévision.

Vu aussi le château de Beynac, celui de Fénelon, enfin la ville de Sarlat qui est une pure merveille. Visite enfin des Eyzies et de son musée préhistorique et admiré la belle église de Tayac.

Retour par la vallée de la Vézère, bien belle aussi. Cette région est vraiment magnifique et nous a conquis par ses merveilles naturelles et architecturales.

Nous allons aussi un hiver passer une dizaine de jours à Madère... odeur de rosés dès l'aéroport. Le paysage est magnifique : montagnes, forêts, vallées profondes où coulent des torrents et fleurs partout : capucines, bougainvillées, géraniums sauvages à flanc de montagne. Malheureusement, le temps est pluvieux et, comble de malchance, un virus intestinal met le quart de l'hôtel au lit. François sera bien atteint et fatigué ; moi moins, tout en trouvant moyen de m'évanouir dans la salle de bains où je chute... sans conséquence heureusement.

Enfin, depuis que les amis P. G. et nous-mêmes avons tous plus ou moins casé nos enfants, nous nous retrouvons chaque année, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre et ce sont des retrouvailles de chaude amitié.

En 88, nous décidons de passer quelques jours tous ensemble dans un petit hôtel de Villard-de-Lans pour y fêter le cinquantenaire de notre amitié.

En mai 84, nous allons à Florence et Assise avec une bonne partie des P. G. Nous y logeons dans des couvents sympathiques. Bien que nous soyons en mai, le temps est froid et pluvieux... Malgré tout, nous visitons longuement les nombreux musées, églises, palais, etc... tous plus beaux les uns que les autres. Pèlerinage à Assise où François devait depuis toujours rendre visite à son saint patron. Il fait enfin beau, mais relativement frais. Assise nous tient sous son charme et le dernier jour nous montons au Subiaco qui n'est qu'un champ de narcisses odorants dont nous faisons une ample moisson que nous laisserons aux Carmélites françaises qui nous abritent.

Cette longue énumération de voyages pourrait laisser croire que nous passons notre vie à nous promener. La réalité est tout autre : ce sont nos vacances et les occupations ne manquent pas à Paris tout au long de l'année: après m'être occupée pendant plusieurs années à la "Sauvegarde de l'Adolescence" deux après-midi par semaine et avoir été également ensuite deux fois par semaine à la Cathédrale Américaine de

l'avenue George V, travail abandonné au moment de la retraite de François. Mais je continue une fois par semaine mes visites à la Prison de la Santé.

En même temps, je suis responsable depuis plusieurs années d'une équipe du Mouvement Sève. Enfin, côté distraction, il y a chaque semaine les bridges avec de vieilles amies heureuses de se retrouver.

A Lacour, le temps passe vite au moment des vacances, quand les enfants envahissent la vieille maison que nous sommes ravis de les voir animer... et ensuite assez satisfaits de retrouver un peu de calme et de solitude. Quoique celle-ci, une fois tous les voisins partis, me semble de temps en temps un peu austère, les activités lacouriennes étant fort limitées. Et puis il y a les pépins... trois opérations du tendon d'Achille. Une autre fois une voiture me renverse sur le passage piétons de l'avenue de Saxe, mésaventure qui me vaudra une fracture du genou. Je ne me doute pas, en me faisant poser à Cochin un plâtre qui va du bout du pied à la hanche que je devrai le porter deux longs mois et en sortirai la jambe aussi raide qu'un couteau... S'en suivra une longue, longue rééducation.

En 84, trop pressée entre un déjeuner à faire pour recevoir le ménage Gropo (Isabelle Chambre) de passage en France, et la promesse de Jeannette de Sophie à laquelle je désire assister, je cours, je cours... et tombe sans pouvoir me relever. Départ pour Semur où la radio révèle une fracture de la tête du fémur. Je demande d'être opérée à Dijon (opération très bien réalisée) ; puis, au bout de quelques jours, Dijon étant loin et le côté "hôtellerie" de l'hôpital inconfortable (chambre à trois avec des voisines qui ronflent...) je me fais rapatrier à l'hôpital de Semur.

François a aussi des ennuis : un cœur qui se fatigue. En 81, à la suite de malaises réitérés, il a passé un long mois à Cochin où il est d'abord mis en réanimation et subit de nombreux examens avant qu'on ne décide de lui poser un stimulateur cardiaque. L'intervention est bénigne en elle-même, mais l'oblige à une nouvelle hospitalisation à Cochin, le réglage de l'appareil et le dosage des médicaments s'avérant difficile et compliqué. Il restera tout l'été essoufflé et mal à l'aise avant qu'on ne réussisse à le soulager en réglant mieux son stimulateur.

Puis, un certain printemps où je garde les enfants Molimard, dont les parents fêtent leurs dix ans de mariage par un voyage en Extrême-Orient, François me téléphone de Lacour qu'il souffre beaucoup du ventre... je lui conseille de voir immédiatement le médecin qui diagnostique l'appendicite que je suspectais déjà par téléphone. Il doit se faire opérer d'urgence en mon absence. Heureusement, M. et Mme Molimard, dont le relais était prévu, viennent me relever le lendemain et je peux rejoindre mon malade qui va aussi bien que possible.

Un été, il est de nouveau hospitalisé à Avallon avec une broncho-pneumonie. Puis une nouvelle fois à Paris, à Cochin où, au bout de quelques jours, il fausse compagnie aux médecins, excédé par de trop nombreux examens qui lui donnent l'impression de servir de cobaye.

Enfin de nouveau un été il est hospitalisé à Semur, empoisonné par un excès de digitaline. Il était tellement mal au point, incapable de se lever, ne supportant aucune nourriture, que j'ai bien cru le perdre...

L'année se termine par un événement heureux puisqu'en novembre, nous avons la joie de voir Françoise se fiancer à Tanguy de Fontenay, un sympathique officier rencontré un an auparavant. Ils se marient le 22 juin 85 au cours d'une cérémonie très bien préparée : messe et chants sont beaux et priants. Entre temps, naissance de Nicolas de Séverac, en janvier 85, à Fort-de-France. Du coup, nos oiseaux migrateurs ont cessé leurs voyages qui les avaient menés le long des côtes du Portugal à la Mauritanie, puis au Sénégal: Dakar et Casamance avant de traverser l'Atlantique, avec escale aux Canaries, pour aboutir à Récife. De

là, ils étaient remontés le long des côtes du Brésil et de Cayenne jusqu'aux diverses Antilles après une année de travail en Guyanne où ils enseignent l'un les math l'autre la physique et la chimie pour remonter leurs finances. Enfin ils font nid au Diamant où Hélène a trouvé un cabinet médical, pendant qu'Emmanuel se fait embaucher comme Directeur d'une affaire de construction et aménagement de la Martinique où François et moi irons les voir un an et demi après.

Pendant ce temps, les Fontenay, après un court séjour dans l'appartement de Françoise rue Faber, vont s'installer à Rouen où Tanguy travaille à l'Etat-major, Françoise ayant gardé sa situation qui l'oblige à venir trois jours par semaine à Paris.

Ils habitent un minuscule et charmant appartement dans une maison ancienne remise à neuf situé dans une petite rue jouxtant la cathédrale.

Françoise a le chagrin de perdre à la naissance son premier bébé et ceci, hélas, sans pouvoir me joindre immédiatement car François et moi sommes pour 48h à Matz chez les Froment. J'accours à Rouen dès mon retour et ne peux qu'entourer Françoise et assister aux obsèques de la petit Isaure.

En 85, sur les conseils de Tanguy, nous partons pour le Togo où nous atterrissons dans un sympathique hôtel, proche de Lomé, où règne une majorité d'Allemands et de Suisses de format rondouillard. Nous découvrons l'Afrique Noire où nous n'avons jamais mis les pieds. Le Togo garde encore pas mal de couleur locale : belles négresses aux seins nus, portant de lourds paquets sur la tête et un bébé attaché dans le dos. Lomé est très coloré et le marché aux tissus étonnant de variété. Il est tenu par les "Marna Benz", grosses commerçantes et maitresses-femmes qui possèdent toutes leur Mercedes. Je ne résiste pas à l'achat d'un tissu vert et blanc dont je me ferai une robe d'été.

Nous rendant à la messe un dimanche matin à Lomé, nous avons la surprise d'assister à une grande solennité : c'est le synode des Evêques d'Afrique de l'Ouest et ils sont bien une trentaine à défiler majestueusement, en grand appareil, mitre en tête. Mais le spectacle est aussi parmi les fidèles : robes splendides aux grands décolletés "bateau", beaux boubous assortis. Les hommes ne le cèdent en rien aux dames quant à l'élégance : vêtements chamarrés de couleurs vives... l'un n'est-il pas en broderie anglaise jaune canari !

Au moment de la consécration, nous sursautons : un bruit puissant ébranle l'église : ce sont des sonneries de cornes d'éléphant dont nous allons ensuite admirer les superbes sculptures.

Au cours des années, les uns et les autres ont changé de place : les Dupont, qui étaient installés depuis plusieurs années à Fontenay-sous-Bois, déménagent avec joie pour Chambéry où Emmanuelle est nommée médecin de l'hôpital psychiatrique. Ils ont trouvé un joli chalet admirablement situé au-dessus de Chambéry, d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Pendant qu'Emmanuelle est à l'hôpital, Francis termine la maison qui n'est pas tout à fait finie et qu'il continuera à améliorer au cours des années.

Les Bruno ont trouvé un appartement également très bien situé et ensoleillé, toujours dans le 15ème.

Les Gérardin, après avoir habité un endroit fort bruyant près de la Porte d'Italie, ont découvert une maison tranquille, entre rue et petit jardin sympathique, à Montrouge.

Les Courtivron, déménagent également, après quelques mois en Vendée où Bruno a travaillé chez Heuliez où il ne se plaît pas. Il est embauché par Ford à Rueil ; mais ils choisissent d'habiter Dijon où ils trouvent une grande maison dans un quartier agréable.

Les Molimard, depuis déjà plusieurs années à Maurepas, ont eux aussi échangé leur logement pour un plus grand qui a l'agrément de donner directement sur la forêt... ce qui leur permet d'agrandir peu à peu leur jardin.

Les Séverac sont outre-Atlantique bien installés au Diamant dans une maison à la vue merveilleuse qu'on peut admirer du grand balcon qui borde la maison de deux côtés.

Enfin, en 86, les Fontenay, Tanguy était reçu à l'École de Guerre, viennent occuper l'appartement du rez-de-chaussée de la villa Ségur où ils passeront deux ans avant de partir pour Dakar, puis d'y revenir.

En octobre 87, naissance de la petite Marie. On découvre bientôt qu'elle a une communication entre les ventricules... perspective d'une opération à cœur ouvert pour l'année suivante. Mais Marie attrape un mauvais microbe qui empêche les bébés de respirer, en fait une bronchiolite. Elle est transportée à l'hôpital des Enfants Malades et mise sous respiration artificielle... Nous sommes tous très inquiets et, craignant le pire, on la baptise à l'hôpital. Bientôt il faut envisager l'intervention chirurgicale, car, si petite, elle ne peut rester trop longtemps intubée. Elle est opérée à l'hôpital Marie-Lannelongue, très spécialisé. Pendant 10 jours, les médecins ne peuvent se prononcer mais elle est remarquablement soignée et, après plusieurs semaines d'hôpital, peut enfin rentrer au domicile familial. Il faut dire que la famille, les amis, les couvents se sont mobilisés pour prier pour cette petite fille.

En 89, alors que Tanguy est déjà parti pour Dakar, Françoise accouche d'un gros Louis pour lequel tout se passe bien. Son mari a pu venir trois jours pour la naissance ; puis, celle-ci ayant eu lieu en juillet dans un Paris vide de famille et d'amis, Françoise vient nous rejoindre dix jours après en voiture seule avec son bébé... ce que je ne trouve guère prudent.

Au moment de notre mariage, François m'avait promis de me faire rire tous les jours... promesse tenue. Il était gai et surtout aimait la vie, il rayonnait cette joie de vivre. Qui ne l'a entendu s'exclamer "la vie est belle", et pour lui la vie était belle sous toutes ses formes : la naissance d'un enfant, l'amitié, la nature. Il était aussi plein d'humour et, du coup, très sollicité par ses amis et ses cousines pour ses toasts de mariage dont quelques-uns sont restés mémorables. Nous vieillissons... François a le cœur de plus en plus fatigué : les efforts lui coûtent, il marche de moins en moins et est souvent essoufflé au point d'être gêné pour s'alimenter. J'essaie de lui faire un régime qui lui plaise et le nourrisse malgré tout : deux œufs au lard le matin qu'il mange de bon appétit. Il grignote aux deux principaux repas, mais goûte volontiers à 5h et 10h du soir de pain et de saucisson ou de fromage.

Je dois aussi chaque jour bander et soigner ses jambes en mauvais état, sa circulation étant très déficiente.

En raison de ses ennuis de santé, il est moins gai bien sûr, qu'autrefois, mais il ne plaint jamais, reste serein dans l'épreuve, avenant et souriant avec tous ceux qui viennent le voir, pleins d'admiration pour son courage.

Mais il a de fréquents malaises et tombe évanoui sans que je puisse le relever seule. Chaque fois, je tremble, craignant que ce ne soit la dernière... J'ai heureusement une gentille voisine qui vient m'aider à le remettre sur pied ou dans son fauteuil.

Mais il ne veut personne à demeure auprès de lui. Un jour, en mon absence, il reste une heure et demi par terre, appelant au secours sans que personne puisse l'entendre. Du coup, malgré ses protestations, je l'inscris à un organisme qui, sur simple pression d'un petit appareil, l'entendra et préviendra une des trois

personnes de l'immeuble auxquelles je confie la clé de l'appartement pour que l'une d'elle puisse le secourir.

Les jours passent. François s'affaiblit, mais semble toujours heureux de partager le bridge de mes amies quand elles viennent à la maison. Il ne sort plus, lit un peu, dort pas mal dans la journée, mais semble de plus en plus faible.

Le 3 mai 91, il tombe à nouveau. Ma voisine est absente, j'appelle le Docteur Thiriez qui m'aide à le relever. Mais ses jambes ne le portent plus et il semble au plus mal. Nous l'étendons sur son lit et le Docteur Thiriez me conseille d'appeler les pompiers qui essaient de le ranimer.

Scène pénible et inutile... les pompiers insistent pour que j'appelle le SAMU qui, après des efforts stériles, veut l'hospitaliser. Mais François est dans le coma, je sais qu'il désire mourir chez lui et je refuse énergiquement l'hospitalisation.

J'essaie de prévenir les enfants, mais ce sont les vacances de la Pentecôte et ils sont tous absents. J'arrive enfin à joindre Marie-Odile qui vient de rentrer. Elle me rejoint immédiatement et passera la nuit avec moi. François respire, mais ne reprend pas connaissance et s'éteint sur le matin, 4 mai.

Ses souffrances sont finies. Il a vu quelque temps auparavant le Père Bousquet, du "Bon Conseil" et je pense qu'il a terminé ses jours dans la paix.

La veille au soir, nous avons enfin réussi à joindre les enfants aux quatre coins de la France, en Afrique et à la Martinique afin qu'ils soient un peu préparés à la triste nouvelle. Les obsèques ont lieu le mardi 7 mai à Lacour, J'ai demandé qu'on dépose le cercueil dans cette maison qu'il a tant aimée, d'où ses enfants et petits-enfants le porteront eux-mêmes jusqu'à l'église.

Marc de Jerphanion célèbre la messe et parle avec émotion de son oncle. Il est assisté de Marc de Lavernette et d'Alain Ponsar qui prononcera aussi près de la tombe une courte allocution.

Et me voilà seule après 50 années de bonheur. François a été un mari merveilleux : toujours amoureux, indulgent, patient en face de mes réactions souvent vives. Ce n'est pas tant la solitude qui me pèse que son absence, sa tendresse, sa gaieté, son optimisme qui m'ont soutenue pendant si longtemps dans les difficultés de notre existence. Celle-ci, en dépit de quelques épreuves inévitables, a été vécue sous le signe de la joie.

1992-93

Brigitte de Thy